

Avant-propos

Face aux changements sociaux contemporains, à la fois accélérés et démultipliés, Jean-Claude Brau, formateur permanent au Cefoc, avance une proposition qui peut aiguiller vers une « vie bonne », de qualité. Car ces changements sociaux engendrent des incertitudes nouvelles sur la manière de mener une vie porteuse de sens. Et quand la boussole s'affole, la tentation est grande de se laisser porter par le flot, de laisser ses choix de vie être déterminés de l'extérieur. Mais sur quelles bases assurer des choix personnels ? Comment les éclairer ? C'est ici en revisitant un texte biblique que l'auteur incite à se laisser inspirer ?

Introduction

L'accélération des changements dans lesquels nous sommes pris revêt, aux yeux de larges groupes dans la société, la forme d'un tourbillon qui balaie tout repère. Le choc est d'autant plus grand que, pour diverses raisons – âge, milieux traditionnels, zones rurales apparemment stables – ces groupes n'étaient pas en attente de changements, en tout cas pas de cette ampleur ni dans les domaines sensibles qui touchent aux modes de vie et aux « valeurs » qui en constituent le socle.

Le rêve d'orienter sa vie sur des balises fixes, inébranlables, héritées des générations précédentes, n'est plus de mise. La forme que peut prendre une vie bonne, de qualité, n'est pas définie à l'avance, par l'une ou l'autre autorité. Chacun est-il livré alors à ce tourbillon qui emporte tout et laisse désarmé, aux mains des modes ou consignes des « lois du marché » ?

La question se pose alors : quels points de repère sont possibles pour éviter de perdre toute maîtrise sur sa propre vie, pour pouvoir choisir son chemin, son avenir et trouver des réponses qui concrétisent l'aspiration à une vie « bonne », choisie et non imposée par des « autorités » occultes ? Si les changements accompagnent toute vie, l'accélération de ces changements et leur intensité requièrent des ressources renforcées chez tout individu, pour définir que penser et que faire. Il s'agit de mettre en œuvre un regard critique sur soi-même, sur la société et sa hiérarchie de valeurs, si bien intégrée par tous au point qu'elle semble évidente.

Confrontées aux réalités et aux questionnements élaborés par un groupe, les traditions chrétiennes peuvent constituer une des sources de ce recul, pour aider à remettre en cause « ce qui va de soi » et ainsi aboutir à une proposition de sens qui fasse partie du débat social et qui offre un point d'appui pour une autre lecture des réalités sociales. Ouvrant ainsi des possibilités nouvelles de conscience – fière – de soi, basée sur la possibilité de faire consciemment et librement ses choix de vie.

Un premier constat : concernant le changement social et la façon de le vivre

Chacun fait, au quotidien, l'expérience de changements non choisis, dans lesquels il est entraîné comme par le flot d'un fleuve en crue. La question se pose : y adhérer ou réagir pour se situer autrement ? Il peut s'agir de changements aussi divers que : la mode, la façon de parler des jeunes, la place du risque, de la solidarité, de la compréhension, du respect de l'autre...

Ces questions ne se posent pas uniquement aux personnes arc-boutées sur le passé : société et individu n'évoluent pas, a priori, au même rythme. Les changements s'effectuent selon des modalités qui vont des ruptures, des basculements, pas toujours faciles à vivre, jusqu'aux

évolutions lentes, imperceptibles, qui n'apparaissent qu'en mesurant le chemin parcouru sur une période longue. Peut-on encore, par exemple, parler d'une envie de travailler chez les jeunes qui ne sont plus disposés à sacrifier au travail ce à quoi leurs grands-parents et peut-être leurs parents ont accepté de renoncer ? Il est important que chacun prenne la mesure des changements réels dans lesquels il est pris et n'en reste pas aux fantasmes qui tiennent lieu de réalité.

Beaucoup ne se sentent pas vraiment préparés à se situer sereinement. Autrefois le monde – du moins l'imagine-t-on ainsi – était solide et stable. Les modes de comportement se transmettaient tels quels. N'oublions cependant pas que les changements ont toujours existé. Ce qui diffère aujourd'hui, c'est leur rapidité et leur éventail : toutes les sphères de la vie sont touchées simultanément. Les changements les plus apparents se produisent dans les technologies : internet et les GSM induisent une autre façon d'être relié au monde, un autre accès, en temps réel, aux relations et à l'information. Mais des questions plus radicales se posent : quand les « valeurs » précieuses pour les générations antérieures ne sont plus évidentes, certains risquent de voir la vie comme un champ de ruines ! Il s'agit alors de trouver son chemin dans un monde où il n'y a plus de repères solides, certains, perçus comme universels et éternels, et donc évidents.

Cette démarche de lucidité est d'autant plus importante pour ceux qui vont spontanément faire une lecture culpabilisante des évolutions : ai-je suffisamment transmis ce que j'ai reçu ? Ai-je fait tout ce qu'il fallait, avec les ressources qui sont les miennes, pour trouver une place dans la société ? Ne sommes-nous pas responsables – et donc coupables – de ce qui nous arrive ?

Sans référence commune qui s'impose de l'extérieur, la vie semble ne plus s'appuyer sur des normes admises par tous. Il est plus rassurant d'adopter des comportements considérés comme « normaux » parce qu'ils tirent leur force du fait que tous paraissent s'y plier. En réalité, les différences sautent aux yeux et portent sur des aspects essentiels de la vie : choix moraux, place de l'autre, du bien commun dans la vie, liberté individuelle de comportement, etc. Pour assumer cette diversité, la tolérance est évoquée comme valeur suprême. Mais cela ne fait que déplacer la question : sommes-nous amenés à « tout » tolérer, y compris, par exemple, le racisme et la xénophobie ? Sortir des carcans hérités du passé, cela signifie-t-il que tout est possible et n'importe comment ?

Un point de départ, un choix

Tentons de formuler un point de départ qui peut être partagé par tous : le droit à une vie de qualité pour chacun ne peut être remis en cause, une vie qui comporte joie et plaisir. La seule voie serait-elle de s'adapter, d'entrer dans des moules élaborés selon des critères extérieurs et souvent non explicites ? Ou chacun est-il invité, face aux changements, à exercer sa liberté et son sens critique, à se donner, pour ses choix personnels et sociétaux, des critères adaptés à ses projets et à ses ressources ?

Puisque tout bouge, chacun a besoin d'une boussole et les offres de boussoles ne manquent pas ! Elles s'appuient soit sur l'idéal de vie – l'amour et sa beauté – soit sur le réalisme de l'expérience – la vie et sa dureté – soit sur les références principales – la foi ou une idéologie.

Dans chacun de ces registres, personne ne fabrique seul ce qui est le plus précieux pour lui. Les transmissions parvenues jusqu'à cette génération ne peuvent être reprises telles quelles, mais doivent être réinterprétées pour orienter des choix judicieux. Traditionnellement, la famille, l'Église et l'école, les trois allant souvent d'un même pas, ont assuré une transmission à l'identique. Aujourd'hui, au sein même de chacune de ces institutions, se vivent des expériences contrastées. Des offres importantes, comme celles des mouvements de jeunesse, viviers de croissance et d'épanouissement, se sont faites plus rares. Actuellement, ce sont les médias qui représentent la vraie norme, par exemple en ce qui concerne les relations entre filles et garçons.

Voici une hypothèse, une proposition de choix d'interprétation : *nous ne nous trouvons pas dans une situation déterministe, où tout serait joué à l'avance, indépendamment de nous. Paradoxalement, les contraintes sont la condition de la liberté.* À nous de l'exercer, au quotidien, mais surtout lors de choix décisifs.

C'est sur cet arrière-fond que chacun, chaque groupe, peut réinterroger les traditions, les textes qui ont marqué son passé, les relire, les interroger et éventuellement y trouver une façon d'éclairer la question posée au départ : *dans un monde en changement, comment faire le choix d'une vie bonne ?* Les évangiles et la Bible sont un des exemples de ces traditions. Dans l'évangile de Luc, on trouve le dialogue entre Jésus de Nazareth et un légiste ou scribe, spécialiste de la Loi de Moïse qui donnait une référence commune pour la foi, les conceptions et les comportements du peuple juif.

Le légiste et Jésus. Une lecture de l'évangile selon saint Luc, chap. 10, vv. 25 à 28

Voici qu'un légiste se leva et dit à Jésus, pour le mettre à l'épreuve : « *Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?* » Jésus lui dit : « *Dans la loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ?* ». Il lui répondit : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même.* » Jésus lui dit : « *Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie.* »

Un dialogue comme il y en a beaucoup dans les évangiles. Surgi d'on ne sait où, un légiste apparaît. Dans la société juive de l'époque, la Bible, dont il est l'interprète, contient toutes les connaissances utiles, y compris l'astronomie et la physique, la biologie et les mathématiques, et bien sûr la morale et la religion. Il n'est pas présenté personnellement, mais seulement par sa fonction.

Il interpelle Jésus comme « maître », au sens d'enseignant. C'est à ce titre qu'il s'adresse à lui : il veut savoir. Mais sa question cache mal son arrière-pensée : il veut tester le savoir de Jésus et non pas apprendre quelque chose sur sa propre façon de se comporter. La question est une mise à l'épreuve, une sorte de contrôle des connaissances de ce Jésus, laïc itinérant, qui attire et enthousiasme les foules par ses paroles. Il faut dire que Jésus proposait une lecture renouvelée des textes de référence dans la société juive du 1^{er} siècle.

La question n'est pas étrangère aux nôtres et est typique des sociétés qui doivent affronter des situations et des questions nouvelles : que dois-je faire pour oser prétendre que ma vie a vraiment du sens, qu'elle est pleinement une vie de qualité ?

Contrairement à ce qu'attend un lecteur convaincu du savoir de Jésus, celui-ci ne répond pas, mais renvoie le légiste à ses propres ressources, à son savoir reconnu. N'est-il pas spécialiste de la Bible et de tous les savoirs ? Qu'en est-il donc de sa propre réponse ? Un petit mot a toute son importance : « *Qu'est-il écrit ? **Comment** lis-tu ?* » C'est bien une façon de suggérer que tout texte doit être interprété et qu'il n'y a pas une façon unique de le faire : les rabbins discutent à l'infini... les citoyens d'aujourd'hui aussi ! Personne ne peut donc se contenter de se couler dans un moule préexistant. Il est invité à prendre sa responsabilité d'interprète des références reçues.

Beau joueur, le légiste va à l'essentiel et cite en les rapprochant deux textes de la Bible, tirés de deux livres différents : le Deutéronome (6,5) et le Lévitique (19,18). Notons au passage que, contre les idées reçues alors, le légiste ne se réfère pas à des traditions qui font tout dépendre de la pureté que garantit le respect scrupuleux des rites. Il se centre sur la foi et l'éthique, reliées entre elles, en rapprochant l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Rapprocher deux textes si éloignés l'un de l'autre, c'est d'emblée les interpréter : un sens neuf surgit de leur proximité.

Il ne s'agit plus d'un savoir purement théorique. Le texte désigne directement son interlocuteur : tous les « tu » qui se risquent à le lire. En répondant ainsi, le légiste s'expose d'ailleurs lui-même : il est, comme quiconque, interpellé par ce qu'il lit.

« *Tu aimeras* » : un seul verbe désigne les relations, avec Dieu et entre les humains. Le verbe au futur suggère qu'il s'agit d'un programme jamais fini, à inscrire dans la durée, comme comportement habituel. La relation avec Dieu est précisée. Selon la conception de l'humain en vigueur à l'époque, cette relation se situe aux niveaux du cœur (siège de la volonté), de l'âme (qui évoque la puissance vitale), de la force (qui recouvre les énergies pour l'action) et de la pensée (c'est-à-dire des capacités de conscience et de réflexion). Toutes les facettes de la

personne sont rassemblées : aimer dans la durée les unifiera. C'est la rencontre de l'autre, et – pour qui croit en Dieu – de l'Autre, qui donne son identité à la personne humaine.

« *Tu aimeras ton prochain* » n'est précisé qu'en introduisant un troisième terme dans la relation : « *toi-même* ». On est loin des formules qui imposent de s'ignorer soi-même, de se nier. Selon le légiste, l'amour auquel invite sa tradition se réalise dans une relation triangulaire, sans absolutiser ni négliger aucun des trois pôles. Comment en effet aimer l'autre et Dieu si je ne m'aime pas moi-même ? Aimer Dieu ne peut se faire au détriment des autres ou de soi-même. S'aimer soi-même est impossible en l'absence de relations avec ce qui n'est pas soi. Aimer l'autre ne peut supposer d'en faire un absolu facile (une « idole » dans le vocabulaire de la Bible). Aimer, c'est en permanence passer d'un pôle à l'autre en les enrichissant chacun de la présence des deux autres.

Alors seulement intervient Jésus, pour ratifier la réponse du légiste et l'inviter à changer de niveau. Il considère son interlocuteur comme un sujet et l'appelle à sortir du savoir pour agir. La théorie est excellente, mais il s'agit de passer maintenant à la pratique. Et Jésus annonce déjà le résultat : tu atteindras ce que tu espérais, tu vivras, car vivre n'est pas vivre pour soi, mais dans la relation triangulaire décrite. Il s'agit du risque à prendre immédiatement, qui donne accès à une vie vraiment humaine.

Quel lien avec notre question de départ ?

Nous partions de la question : comment faire des choix libres quand tout change, que les balises les mieux assurées sont remises en cause ? Telle est bien une préoccupation contemporaine, plus forte encore dans les groupes sociaux qui n'étaient pas demandeurs de tels changements.

Le texte tiré de l'évangile, et qui a servi de support à notre réflexion, avance une proposition forte : une vie bonne se construit en prenant, pour référence, à la manière d'une « boussole », le respect de soi et la qualité des relations (y compris avec Dieu, pour ceux qui croient en lui).

Cette proposition reste néanmoins fragile. Car elle constitue un choix qui ne repose pas sur une évidence, mais bien sur une interprétation des traditions reçues, que d'autres peuvent lire autrement. Il n'existe pas de recette qu'il suffirait d'appliquer, mais il importe de vérifier l'effet que pourrait avoir ce choix dans la pratique. C'est ainsi que chacun se voit renvoyé à sa responsabilité, assumée avec d'autres, mais aussi au débat, à la prise de risque et à la créativité...

Jean-Claude Brau,
formateur permanent au Cefoc

Pour aller plus loin

Référence bibliographique pour le texte biblique :

Jean DELORME, *Au risque de la parole*, Paris, Seuil, 1991, pp. 93-105

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. *Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :*

- a. Passez-vous par des changements qui, selon vous, touchent à des aspects essentiels de la vie ?
- b. Y voyez-vous une question sur la transmission de valeurs, qui passe par vous ?
- c. Si vous deviez dire ce qu'est pour vous une vie « bonne », que placeriez-vous au centre ? Si vous deviez dire ce qui fait la qualité de votre vie et lui donne du sens, que dire ? Comment « interpréter » votre vie ?
- d. Pensez-vous qu'il est possible de vivre dans une société en mutation permanente ? À quelles conditions ? Sommes-nous à même de nous donner des références communes et lesquelles ?

2. *Lecture du texte*

3. *Réactions :*

- a. Quels sont les éléments qui vous étonnent ou vous posent question dans ce texte ?
- b. Cela éclaire-t-il autrement les éléments évoqués au point 1 ? Répondriez-vous différemment aux interpellations du point 1 ?
- c. Que trouvez-vous important de retenir pour votre propre questionnement ?